

L'édito de la rédactrice

Mais où est Dieu ?

Lors du culte qui a suivi le jeudi de l'Ascension, le prédicateur a prêché sur, devinez quoi ? l'Ascension, c'est-à-dire l'élévation de Jésus au ciel.

Voici ce qu'il a notamment dit : *« L'Ascension de Jésus au ciel, devant des témoins oculaires, en un lieu précis : Béthanie – Mont des Oliviers (Luc 24.50 ; Actes 1.12), témoigne du fait qu'il n'est pas mort mais qu'il est vivant. Certains théologiens prétendent que son corps est physiquement situé quelque part au ciel. J'avoue que ces spéculations m'indiffèrent. Ce qui importe, c'est qu'il ne soit pas mort ; c'est un des messages essentiels de l'Ascension »*.

De retour à la maison, mon mari m'a ironiquement dit : *« Alors, Jésus est au ciel ! »*. J'ai répondu en levant les yeux vers l'infiniment bleu : *« Hum ! On aura beau scruter le ciel, on ne le verra pas ! »*.

Et c'est là qu'il m'a annoncé : *« Tu sais que les astronomes savent que seul 5 % de la matière est visible dans l'Univers, les 95 % restants, ils ne savent pas ce que c'est. C'est en calculant sa masse et la masse de ce qu'ils connaissaient qu'ils en sont arrivés à cette conclusion. »*

J'avoue que cette information m'a laissée perplexe. Cela m'a également fait penser à un échange lors d'une rencontre biblique où une amie avait dit que la référence aux cieus dans un cantique la gênait. On en avait conclu que c'était une image et qu'il ne fallait pas le prendre au pied de la lettre.

Tout comme dans notre célèbre prière : *« Notre Père qui est aux cieus... »*. Mais, on le dit quand même... parfois sans trop réfléchir !

Une semaine avant l'information de mon mari, j'avais répondu à une autre personne, qui pensait que Jésus était dans les cieus, que pour moi, il était partout sur Terre et pas là-haut.

Mais voilà, ces 95 % inconnus que les scientifiques nomment la matière noire et l'énergie noire m'interpellent. Et si Dieu finalement était dans cet espace mystérieux ? D'ailleurs, je l'appellerais volontiers la matière blanche.

Alors aujourd'hui, lorsque je lève les yeux vers le ciel, mon regard n'est plus le même.

*Élisabeth Renaud,
Rédactrice en chef du Protestant de l'Ouest*

C'est quoi un groupe de maison ?

À l'heure où s'affirme le besoin de vivre l'Église autrement, les groupes de maison peuvent apporter une réponse. Ils sont des lieux privilégiés pour vivre ensemble l'Évangile.

Placé sous l'autorité du Conseil presbytéral, l'animateur responsable donne la priorité au vécu sur la forme liturgique. Le petit nombre de membres permet une proximité plus étroite que lorsque toute la communauté est rassemblée.

Offrir une certaine intimité

Les groupes de maison sont extrêmement variés dans leurs objectifs, leur recrutement, leur manière de vivre. On les confond souvent avec des groupes d'étude biblique, de prière, des groupes « Théovie »... Si toutes ces activités peuvent y trouver leur place, les objectifs fondamentaux d'un groupe de maison visent à pallier le manque de communication au sein des grandes communautés dans lesquelles des fidèles peuvent ressentir le poids d'une forme d'anonymat.

Les groupes de maison peuvent offrir l'intimité et la confiance propices à la liberté de parole, résoudre certains problèmes liés à la dissémination. Ils assurent une évangélisation interne en rattachant les distancés de l'Église et une évangélisation externe. Il peut être plus facile d'inviter dans le cadre d'une maison que dans celui d'un bâtiment religieux. Ils peuvent également commencer une œuvre en l'absence d'Église implantée.

Accueillir dans la différence et l'altérité

Les activités d'un groupe de maison sont souvent très similaires à ce qui se déroule ailleurs en Église (animations bibliques, temps de prière...). Mais l'effectif restreint (dix à douze personnes) lui donne un caractère plus participatif (partage, échanges, expression de compréhensions diverses, voire opposées).

Le groupe maison n'échappe toutefois pas à l'hétérogénéité qui caractérise une communauté. Origines socio-culturelles, niveaux de vie, d'études, ancienneté dans la vie d'Église, différences d'âge... rendent les relations parfois délicates à gérer. On y rencontre souvent les mêmes clivages que dans tout groupe humain, les mêmes difficultés à écouter l'autre, à recevoir et à comprendre sa parole, surtout lorsqu'il s'agit de l'accueillir dans sa différence et son altérité. Chaque groupe a son identité propre. Il peut être un lieu d'apprentissage de l'altérité, de l'écoute mutuelle, du respect de la diversité.

Libérer la parole

Pour libérer la parole, il faut identifier les résistances. Typiquement dans un groupe de maison, les résistances tournent autour de la nature de la relation personnelle à Dieu, de l'expression de la foi (réserve et pudeur excessive), de la capacité à parler en « je », et de la prière, notamment la prière spontanée.

La peur des dérives est justifiée. Affirmation abusive de soi, tentatives autoritaristes, manque de respect de la diversité sont de nature à blesser, voire détruire la vie d'un groupe, ou pire, entraîner dans des dérives sectaires. D'où l'importance de la formation et du suivi des animateurs responsables des groupes. Discernés par les Conseils presbytéraux, ils doivent exercer une vigilance (fondement biblique, respect mutuel, équilibre dans les prises de parole, luttes d'influence...).

Le groupe de maison est une formidable école de la parole et de l'accueil de l'autre. Écoute, partage, prière (individuelle, partagée ou silencieuse), le groupe de maison ouvre un espace d'entraînement pour parler de sa foi en « je ».

*Par Jean-Pierre Le Guillou,
Membre de la Coordination nationale évangélisation formation*

Les Jeux olympiques, fabrique de rituels

Question d'actu

L'enthousiasme médiatique et populaire qui a entouré l'arrivée de la flamme olympique à Marseille le 8 mai dernier souligne une dimension particulièrement visible des Jeux : celle de produire des rituels qui amplifient largement l'aspect sportif de la compétition internationale quadriennale.

L'antiquité grecque ne séparait pas compétition sportive et culte religieux et comme les Jeux olympiques étaient liés au paganisme polythéiste, le christianisme triomphant les supprima en 393 de notre ère. Sa méfiance envers le corps tint cette religion éloignée du sport des siècles durant et c'est dans le cadre d'une Antiquité redécouverte et passablement fantasmée que renaîtront en 1896 les Jeux olympiques contemporains sous l'égide de Pierre de Coubertin.

Un relais qui date de 1936

Aux côtés des anneaux entrelacés, inventés et dessinés par Coubertin, la flamme est le symbole le plus marquant des J.O contemporains. Historiquement, rien ne permet de penser qu'une cérémonie d'allumage d'une flamme ait pu inaugurer les jeux antiques. Oui, il y avait des feux permanents dans les temples à une époque sans allumettes ou briquet, et les Grecs honoraient les figures divines, telles que Prométhée, dispensateur mythique du feu à l'humanité. En fait, l'embrasement de la flamme olympique remonte aux Jeux d'Amsterdam de 1928 et le choix d'un allumage par les rayons du soleil dans le sanctuaire d'Olympie résulte de l'intense activité archéologique de l'Allemagne sur ce site grec.

Le nazisme développait une vision de l'histoire selon laquelle la « race aryenne » était issue de la Grèce dorienne et de la société viriliste de Sparte. Et quand Berlin en 1936 obtint d'organiser les Jeux olympiques, le ministre Joseph Goebbels en saisit pleinement le potentiel de propagande pour le III^e Reich. C'est lui qui imagina un relais de la flamme olympique à travers toute l'Allemagne, dans le prolongement des sinistres manifestations aux flambeaux chères aux militants nazis.

Un rituel qui peut rassembler

On ne peut qu'être surpris qu'un tel parrainage n'ait pas discrédité à jamais le relais de la flamme olympique à la reprise des Jeux en 1948. C'était sans compter l'extraordinaire plasticité du symbole du feu, qui brûle et purifie dans la violence mais qui réchauffe et éclaire l'humanité depuis toujours. Ainsi, le rituel de la flamme des J.O de Paris peut être lu comme ce qui glorifie le patrimoine – d'où le Belem – et rassemble un peuple dont l'immense majorité ne peut accéder aux compétitions, si ce n'est par le biais des écrans. Faire porter la flamme aux quatre coins de la France métropolitaine et ultramarine par des célébrités ou de simples anonymes apparaît comme une compensation éphémère mais démocratique à des Jeux élitistes, largement guidés par des impératifs financiers et économiques.

Dans un monde déchiré par les guerres et divisé par les inégalités, se sentir reliés les uns aux autres dans un idéal de fraternité est un effet positif de la « religion olympique » avec toutes ses ambiguïtés. Pourquoi pas, si nous restons lucides devant cette parenthèse enchantée...

*Par Jean Loignon,
Église protestante unie de Loire Atlantique*

Accueillir et écouter l'autre

Tous les dimanches on célèbre Pâques, en nous souvenant de la mort et de la résurrection de Jésus. Et si on fêtait un peu plus souvent aussi sa naissance ?

Les récits de la Nativité n'ont pas été écrits pour fêter Noël. Leur but était plutôt de proposer, à la façon des Grecs, un condensé symbolique de la vie de Jésus.

Matthieu, par exemple, met en scène des astrologues venus d'Orient. Ces hommes, intrigués par une étoile inhabituelle, l'ont suivie. Ce sont des étrangers qui les premiers ont perçu qu'il se passait quelque chose d'important dans le monde. Arrivés à Jérusalem, les Juifs ont été capables de les renseigner sur le lieu de naissance du Messie. Mais ni les religieux, ni les politiques ne se sont déplacés. Et pourtant, cela faisait des siècles qu'ils l'attendaient ! Seuls des étrangers ont vu et rencontré Jésus.

Les lecteurs de Matthieu étaient des Juifs chrétiens qui comprenaient le message de Jésus comme la suite de la révélation de Dieu au peuple élu. Mais notre évangéliste insiste : l'Évangile est maintenant ouvert aux étrangers. Car cette ouverture a été très compliquée à accepter pour eux. Comment faire Église ensemble sans les marqueurs religieux juifs spécifiques ?

À un moment de l'histoire de notre pays dont la devise est liberté, égalité, fraternité, nous ressentons que la fraternité se conçoit de plus en plus dans un entre-soi, c'est vrai au niveau social, ce qu'ont indiqué les votes aux dernières élections. C'est aussi vrai au niveau religieux. L'intégrisme fleurit partout. Le monde fait peur et on se replie sur sa communauté et ses traditions rassurantes.

C'était le cas des Juifs au temps de Jésus, suite à l'exil à Babylone, aux invasions grecques, puis romaines. Alors ils se sont repliés sur eux-mêmes, valorisant des marques d'appartenance comme la circoncision ou les règles de pureté. Et ce repli identitaire, ce refus d'accueillir la parole d'étrangers, leur a fait rater l'événement au cœur de leur espérance : la venue de leur Messie.

Qu'en est-il de notre Église ? Nous réfugions-nous dans un entre-soi rassurant, portant haut et fort le drapeau du protestantisme, en nous accrochant à tous les symboles qui nous paraissent fondamentaux : la forme du culte, un certain type de cantiques, le style de nos temples, notre culture... ? Ou sommes-nous prêts à accueillir des étrangers, étrangers géographiques, ou étrangers de culture religieuse, qui viennent entendre l'Évangile ? Leur indiquerons-nous le chemin sans y aller nous-mêmes ? Ou accepterons-nous de nous laisser bousculer par eux pour ensemble aller à la rencontre du Christ ?

Le récit des mages nous invite à ne pas céder au repli sur soi identitaire mais à accueillir et écouter les autres différents de nous. À ne pas défendre une certaine conception du protestantisme qui nous rassure. Mais de vivre selon l'expression *Ecclesia reformata semper reformanda*, une Église réformée se réformant sans cesse. Car elle n'est pas le but mais seulement le cadre. Notre but est de vivre de l'Évangile du Christ et d'en être ses témoins auprès de tous, proches ou lointains.

*Par Françoise Giffard,
Église protestante unie d'Angers Cholet*